

Armand de Melun

Communication de M. de Maleissye-Melun du 7 Octobre 1978

Armand De Melun est né en 1807 à Brumetz (Aisne), petite commune du Valois en bordure de Seine-et-Marne. Avec son frère jumeau Anatole, il fit ses études à Paris, au collège Sainte-Barbe. Au lendemain de 1830, Armand, de famille légitimiste, cherchait sa voie. Elle le conduisit chez Madame Swetchine, cette grande dame russe qui réunissait dans son salon nombre d'adversaires du régime matérialiste de Juillet. Melun avait le désir de servir, Mme Swetchine l'adressa à Rosalie Rendu, une sœur de Saint-Vincent de Paul qui était la providence du quartier Mouffetard. Ainsi découvrit-il ce qu'était la misère. Ces détresses décidèrent de l'orientation de Melun. Avant 1848, une seule intervention en faveur de la classe ouvrière fut l'appel de Montalembert à la chambre des pairs en 1841. Il resta sans écho. Tel était le « bilan social » du règne de Louis-Philippe. Melun a discerné dès lors que la charité ne suffit point. Il décide de se consacrer aux classes pauvres, et, selon le mot de Lacordaire, « il s'y mit jusqu'au cou ».

Les grands bourgeois d'alors, fondateurs de l'industrie française, voyaient dans leur main-d'œuvre un outil comme les autres. Quelques chrétiens de bonne volonté entreprirent de se pencher sur les conditions d'existence de « cet outil ». Mais d'où pouvaient-ils tirer leur réflexion sinon de leurs visites aux taudis des grandes cités, et leur orientation, de la lumière évangélique ? Pour guider Armand de Melun, l'église était-elle prête ? Les chrétiens confondaient de bonne foi paupérisme et prolétariat. Seul remède, pensaient-ils, l'aumône... A partir de 1830, le catholicisme s'était replié sur lui-même. Ozanam, Armand de Melun, Mgr Affre — qui tombera sur les barricades de 1848 — furent à peu près les seules exceptions. Février 1848 souleva des espoirs fous, mais l'insurrection de Juin fut le signal de la réaction des classes moyennes et paysannes face à une anarchie menaçante. Aux belles paroles d'un Lamartine succédèrent répression et déportations. Melun demanda alors à ses amis de l'aider à secourir les ouvriers parisiens. Leur détresse lui inspira la publication d'un projet de législation sociale. Il a déjà compris que la charité ne peut rien à elle seule. Il craint aussi que la majorité conservatrice de l'Assemblée se refuse à voter ces lois. Ses propositions n'auront de chance de passer que teintées de paternalisme. Il appelle donc la charité chrétienne comme argument d'urgence en faveur de la classe ouvrière. Mais il a déjà contre lui la hiérarchie et aussi Veillot, dont la plume tient le journal « l'Univers ». Celui-ci s'élève avec

violence contre Melun, ce « Fourrier du socialisme ». De son côté, Montalembert affirme qu'il n'y a de fécond que la charité privée. Ozanam et Lacordaire, eux-mêmes, sont découragés.

Aux législatives de 1849, Melun entre à l'Assemblée ainsi que son frère. Dès les premières joutes Thiers va le traiter de socialiste. Melun présente le 9 Juillet un programme initial dont l'examen est cependant adopté à l'unanimité et dont Thiers est nommé rapporteur : c'est le loup dans la bergerie ! Melun, cependant, masque ses projets sociaux trop hardis sous un vocabulaire rassurant. Au sein de la Commission il démontre que l'Etat est capable d'améliorer le sort des ouvriers pourvu qu'on lui en donne les moyens. La discussion à l'Assemblée commencera par une intervention virulente de Victor Hugo, qui approuve pleinement Melun. C'est là le plus dangereux allié, et bientôt la mêlée devient générale. Melun désespéré quitte la salle. Quand il remonte à la tribune, ramené par son frère, son apparition rétablit le silence. Il lance un appel à tous les « hommes de cœur » pour chercher les moyens d'éloigner la misère de ceux qui travaillent et qui souffrent. Avec les applaudissements unanimes, il obtiendra la première loi sur les taudis et sur le travail des enfants. De son côté, Louis Napoléon, déjà Président de la République, cherche à se concilier les masses populaires en vue de son prochain coup d'Etat. Il invite Melun à venir discuter des mesures nouvelles. Melun, réticent devant la sincérité de l'homme, obtient un décret accordant à la classe ouvrière la liberté d'association : ce sera le mutualisme avec près d'un million d'adhérents quelques années plus tard avec la perspective de se syndiquer.

Armand de Melun, à cette date, a déjà fondé des œuvres d'apprentis, à propos desquelles il se heurtera à l'inertie du patronat et du pouvoir et jusqu'à sa mort il travaillera à perfectionner les organismes qu'il a créés par ses interventions, ses écrits et son action dans les congrès internationaux : Londres, Bruxelles, etc. au cours desquels il approfondira sa doctrine sociale.

Melun avait vu naître le socialisme athée. Contemporain de Marx et de Proudhon, comme eux il avait lutté contre la misère et l'injustice, mais en réaliste et en pacificateur. Sa confiance dans le principe de liberté comme ferment de progrès social s'alliait à un souci constant : celui d'éduquer la classe ouvrière à l'usage de cette liberté. Ainsi deviendrait-elle, disait-il, un élément responsable de la Société. Quarante années d'action en faveur de la justice et de la charité devraient le faire appeler à des responsabilités toujours croissantes. Henri Dunant, venant à Paris fonder la Croix Rouge française, lui en offre la présidence. Il n'en acceptera que la vice-présidence, ce qui lui permettra, au cours de la guerre de 1870, de former de nombreuses ambulances dans la zone du Nord. Sa vie tout entière absorbée par son action, il ne songea au mariage que la cinquantaine venue. Hélas ! il perdit tout jeunes les deux enfants qui lui naquirent. Sa mort survint le 24 Juin 1877.

Si nous voulions synthétiser l'homme, Armand de Melun avait l'esprit clair, imagitatif, le sens du concret. Travailleur infatigable, ignorant le découragement, il se lia étroitement avec Ozanam, Tocqueville, Lacordaire, Le Play, sur lesquels son influence fut souvent profonde. Venu d'un paternalisme qui était celui de l'Eglise de son époque, il s'en dégagea bientôt, comprenant qu'il fallait ouvrir la classe ouvrière à toutes les formes de responsabilités. Il en arriva même, vers la fin de sa vie, à préconiser la participation des salariés aux bénéfices de leur entreprise.

Très en avance sur les chrétiens de son temps, Melun mena un combat solitaire pour une grande cause. Il méritait d'être rappelé à notre temps.
